

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 2 Rue BROUET

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE.

MODES

Le blanc domine dans les toilettes de bal et de soirée et aussi au théâtre. Lundi, à l'Opéra, les toilettes blanches étaient en si grande majorité que l'on a donné à la salle le nom de « salle blanche. » On voyait bien par-ci par-là un point ciel ou rosé, mais si doux, qu'il n'interrompait pas l'harmonie de l'ensemble. L'ennui naquit un jour de l'uniformité : eh ! bien, rien d'ennuyeux, rien de monotone à l'œil dans cette uniformité ; la différence des étoffes donne des tons blancs bien divers. Le beau broché avec ses fleurs chatoyantes, que l'on dirait brodées d'argent, a des reflets brillants tout autres que ceux du satin, de l'ottoman ou du crêpe de Chine ; et puis les blancs bleus, crème, safranés sont des tons opposés qui ne se nuisent pas.

Les éventails en plumes nous paraissent être le succès de la saison. Les jeunes filles et les jeunes femmes les portent en plumes blanches avec

une monture d'écaille ou de nacre orientale ; ceux en plumes noires sont bien jolis et d'une originalité de bon goût. C'est à M. Kees que revient l'idée première de ce très joli éventail. Celui que porte madame Sarah-Bernhardt, au second acte de *Fedora*, est le même qui devait servir à Clorinde. On raconte



Robe de diner ou de soirée en velours satin et dentelle noire.
De la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

même, à son sujet, des anecdotes plus ou moins bizarres. — Quelques-uns reçoivent une branche de fleurs ou un bel oiseau couché ; c'est une fantaisie dont il faut être sobre, à notre avis.

Les diamants se montrent en profusion, répandus dans la coiffure plutôt que portés en collier. Des corsages décolletés à l'enfant couvrent le haut de l'épaule et n'ont pas de manches ; ils sont loin d'être disgracieux et font une heureuse opposition à ceux par trop *déshabillés*.

Quelques corsages montants se montrent aussi avec une manche courte, faite d'un tout petit bouillonné ; mais pour que cette façon soit de *gala*, il faut une belle étoffe : satin, broché ou velours. Y aurait-il tendance à se moins décolleter ? Ceci le ferait supposer. Il y a encore le décolleté en pointe, qui nous semble beaucoup trop se prolonger dans le dos ; toutefois la toilette suivante, que portait madame de S***, nous a paru si jolie, que nous la décrivons ici ; nous eussions préféré un

autre décolleté, en tout cas, l'originalité ne lui faisait pas défaut

Un bel ottoman crème forme une sous-jupe de satin couverte de bouillonnés de crêpe de Chine ; deux jupes rondes étagées, bordées d'un large galon en plumes blanches frisées ; ces deux jupes inégalement relevées

de côté par des touffes de plumes blanches, sont disposées en pouf, et dessous, un nœud volumineux en ruban de satin blanc étale ses larges coques et ses pans sur la traîne toute vaporeuse de ses bouillonnés de crêpe de Chine et de tulle. Le corsage à longues pointes est garni d'une draperie et d'un galon de plumes, qui suivent le mouvement du décolleté en pointes, le galon placé au bord intérieur; un autre galon au contour de la basque et à l'entournure. Ces plumes frisées, légères, sont d'un effet charmant et d'un seyant incontestable.

Pour compléter cet ensemble, d'un goût si comme il faut, des pendrilles en diamants étaient piquées dans le galon de plumes; elles semblaient comme autant de gouttes de rosée irisées par le soleil. Les cheveux étaient lissés en bandeaux à la grecque, et relevés sans prétention en un nœud que maintenait un peigne à rivière en diamants. De très longs gants en Suède crème, serrés, l'un par un esclavage, l'autre, par une quantité de cercles ronds. L'éventail de plumes blanches et, sur le montant d'écaïlle blonde, le long chiffre en diamants.

Une autre jolie toilette, entrevue à la sortie, n'était littéralement faite que de dentelle blanche; elle était portée par la jeune comtesse de B***, qui arborait ainsi l'un des plus beaux cadeaux de sa splendide corbeille. Une jupe ronde était couverte de petits volants en point, soulevés par des bouillonnés en gaze; dessus, formant tunique-panier, de plus grands points étaient relevés avec grâce en un pouf vapoureux soutenu par des coques en ruban de moire; des traînées d'églantines roses et blanches apparaissaient à travers le transparent de la dentelle, et le corsage en moire rosée, décolleté à l'enfant, avait un fichu en point arrêté par une touffe d'églantines brillantes de diamants; à l'entournure, sans manche, un cordon de ces mêmes églantines.

CORALIE L.

SPECIALITÉ POUR TROUSSEAUX, CORBEILLES, MOUCHOIRS
De la maison Duret, 219, rue Saint-Honoré (au coin de la rue d'Alger).

Les beaux mouchoirs en batiste fil de main sont ce que nous appellerons les mouchoirs classiques d'un riche trousseau; un haut ourlet à jours et des initiales finement brodées lui donnent un cachet de distinction; la batiste est si belle que la simplicité est obligatoire, ce qui n'empêche pas de varier les initiales comme grandeur et broderie. On compose en ce moment — c'est la mode — des douzaines de mouchoirs avec des fantaisies dont pas une n'est semblable à l'autre; la signature brodée dans un angle indique de quelle série elles font partie. Dans la composition entrent des fleurettes jetées sur l'ourlet, des dispositions mates entourées de jours à fils tirés, des rivières brodées, et

toutes sortes de nouveautés si jolies, si délicates, qu'il faut les voir pour comprendre ce luxe élégant, et sans tapage, qui est la marque distinctive de la maison Duret. Les mouchoirs pour corbeilles sont, eux, d'une recherche non moins comme il faut: de riches encadrements de point d'Alençon, d'Angleterre, de broderie, etc. A côté de ces merveilles, nous voyons à la Compagnie Irlandaise des mouchoirs solides pour trousseau de collégien et pour fillettes. Les expéditions se font *franco* par la poste ou le chemin de fer, contre le montant de la commande contenu dans la lettre.

CHAUSSURES ÉLÉGANTES ET DE FATIGUE
Maison Poivret et Compagnie. H. Kahn, successeur,
61, rue Montorgueil.

Le bon marché réel des chaussures de la maison Kahn ne nuit en rien à la solidité, à l'élégance et à la façon gracieuse dont sont présentées les formes nouvelles. La plus simple boîte est faite avec le même soin que le soulier le plus élégant. Les prix sont trop variés pour que nous puissions les indiquer; nous engageons nos lectrices à demander à la maison Kahn le Catalogue illustré, qui contient: prix, gravures, indications sur les envois en province et à l'étranger; manière de prendre les mesures, etc., et qui leur sera expédié *franco*. Nous ferons paraître, pour le printemps, les dessins de quelques chaussures de ville pour dames et enfants, en choisissant les formes les plus nouvelles, les nœuds et les garnitures qui ornent les souliers portés à la ville. Le rayon des chaussures bleues et blanches pour les babys voués, offre un grand choix de souliers et de bottines.

HYGIÈNE
Parfumerie Guerlain, 15, rue de la Paix.

Quoique l'hiver soit doux, nos lectrices se plaignent de gerçures, et elles nous demandent de leur indiquer un remède à ces petites souffrances. Beaucoup de ces misères tiennent à l'emploi de mauvais cosmétiques et aussi à l'absence de ces petits soins qui sont l'hygiène des mains et du visage. Ces soins indiqués par M. Guerlain, dont la compétence en ces sortes de choses est incontestable, consistent à s'essuyer les mains avec un linge très sec, à ne pas les approcher du feu quand on vient de les laver, et à se servir d'eau légèrement dégoûtée. Pour le visage, de l'eau tiède, et ne jamais y appliquer la poudre de riz sans l'avoir bien essuyé pour enlever le cold-cream. Maintenant nous allons vous désigner les cosmétiques dont vous pouvez faire usage en toute sécurité; leurs effets seront très satisfaisants pour l'hygiène, nous vous l'assurons. D'abord pour toutes les gerçures, crevasses des lèvres et engelures, l'excellent Baume de la Ferté préconisé par tous les médecins: la petite boîte coûte 1 fr. 50 cent. Pour le visage, la Crème de Fraises et la Poudre de Cypris; pour la toilette, l'Eau de Chypre. Pour les mains, le Savon Sapoceti au blanc de baleine, la Pâte d'amande Royale, l'Alcoolat de Cochlearia et de Cresson au quinquina pour la bouche. Pour parfumer le mouchoir, le bouquet de l'Exposition et l'Eau de Cologne Impériale Russe pour tous les usages. Des sachets en satin parfumés à la violette, au réséda, à l'héliotrope pour le linge. C. L.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 25 et 27).

Robe de dîner ou de soirée en velours et satin noir, garnie de dentelle. — Jupe à traîne en velours, garnie au bas des lés-tablier, d'un bouillonné retombant en satin; au-dessus, cinq rangs de dentelle, légèrement drapée au milieu, sont irrégulièrement posés; ils se perdent sous la traîne et le pouf; ce pouf est soutenu par l'écharpe en satin, plissée gracieusement et enroulée sur la jupe, où elle forme de côté un lien chiffonné. Le corsage est en velours avec un décolleté arrondi, bordé d'une double petite den-

telle. Le devant a une garniture qui fait plastron. Manche arrêtée au coude, terminée par un sabot marquise.

Manteau en drap amazone soutaché. — Forme paletot droit, croisé devant, le bas rejeté en revers doublé de peluche. Les côtés fendus sont retenus par une belle ganse qui s'enroule alternativement de chaque côté. Le dos, très cintré, fournit la manche, que pince un groupe de plis qui se mêle au relevé de la jupe, relevé pris dans une belle boucle. Au contour de la manche-pèlerine, effilé grenat assorti.



Falconnier imp. Paris

4400

Journal des Demoiselles

Modes de Paris. ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS Rue Drouot. 2.

Coiffures de M^{lle} HUBLER, 30, r. de Clichy. - Stoffes en cachemire de l'Inde de la COMPAGNIE DES INDES.
 H. Bnd Kaussmann. Corsets & Fourneurs de M^{lle} Emma GUELLE, 11, Avenue de l'Opéra. - Mouchoirs de la
 C^{ie} IRLANDAISE, 219, r. St. Honoré. - Parfums de la M^{lle} GUERLAIN, 15, r. de la Paix.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4400

Costume en damassé et peluche bleu russe.

Jupe en taffetas, au bas une bande en peluche. Des draperies coupées de bandes en peluche recouvrent une partie du jablier. Une autre se drape du côté gauche et se monte sous une bande de peluche qui fait le milieu et qui s'enfuit de côté, en s'arrondissant. Poul soulevé par des pans en peluche ornés de grelots en chenille. Corsage fermé de côté avec un seul revers en peluche; aux pointes, nœuds en soie. Une petite basque, rapportée en peluche, est fendue; parement à la man-



che. Collerette et coquillé suivant la ligne du revers. — Bas de soie et souliers en satin.

Robe de satin noir et manteau en ottoman broché de velours.

Forme visite. Jupe formant un double pli et manche relevée de plis dans la couture du dos. Au contour belle frange en chenille. — Bottes en chevreau glacé. — Gants parisiens. — Chapeau en velours noir à passe relevée, avec touffe de plumes devant, brides passant dans des boucles.

Manteau en drap amazone avec dessin courant en soutache, de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

CAUSERIE

Ouverture de l'Eden. — Ceci tuera cela. — Conséquences du mauvais goût. — Comédies et pantomimes. — La famille Mirliton.



L'HIVER sera sec! — disait hier devant nous une de ces jeunes mondaines qui ont le tort de laisser tomber entre deux sourires les mots d'argot, comparables aux serpents et autres bêtes immondes sortis des lèvres d'une héroïne de conte bleu bien connue.

Nous désapprouvons l'expression, mais le pronostic nous paraît juste: les salons restent clos; y a-t-il lieu, vraiment, de parler du monde parisien proprement dit? Le monde, il n'est plus ici ou là, où l'élite de l'élégance et de l'esprit se réunissait sous les auspices d'une maîtresse de maison renommée pour sa grâce; il est dans les bals, plus luxueux que choisis, donnés

par les étrangers de passage, dans les hôtels qui servent de théâtre aux fêtes de charité religieuse ou laïque, et, — s'il s'agit des hommes, dont les plaisirs se séparent de plus en plus de ceux des femmes honnêtes, — il est dans ces paradis de Mahomet, qui s'ouvrent sous le nom trop poétique d'Eden, avec leurs ballets déhanchés, leurs exercices athlétiques, leurs *bays* tenus par des beautés plus ou moins authentiques de tous les pays, en costume, leur musique de cirque, leur extravagante architecture.

Le Ciel nous préserve de juger au point de vue moral l'édifice pseudo-indien qui s'est élevé au centre de Paris, mettant à la portée des flâneurs élégants du soir les plaisirs éparpillés jusqu'ici dans des quartiers plus excentriques, à l'intention d'un public plus vulgaire! La satire, si bien intentionnée qu'elle pût être, nous entraînerait trop loin et risquerait d'être elle-même

scandaleuse, car on ne peut parler honnêtement de certains sujets. Nous nous bornerons à jeter un cri d'alarme au nom du bon goût, au nom de l'art.

Ne vous semble-t-il pas que le café-chantant s'installe effrontément en face de l'Opéra pour porter un défi à la musique des maîtres? Ne vous semble-t-il pas que cet amas de pierres bizarrement taillées, qui arrête l'œil du passant et fait rêver les collégiens en vieux, ait une voix pour crier: — A bas la danse noble des Taglioni et des Sangalli! C'est aux gambades de Polichinelle, aux pyramides insensées de bras et de jambes qu'appartient l'avenir! A bas ces bals masqués, bien dégénérés pourtant, mais auxquels s'attachait encore comme une vague légende d'intrigue mondaine, d'esprit follement dépensé, de caprice!

C'est au vice sans déguisement et sans parure, au vice nourri, hébergé dans des galeries somptueuses, qu'est dédié le palais d'Aladin qu'on vient d'inaugurer.

« Bah! disent les honnêtes gens, curieux plutôt que révoltés, ce n'est rien de pis, après tout, que l'Alhambra de Londres! »

Et chacun de s'extasier sur le ballet *Excelsior*, un ballet du dernier ordre, admirablement réglé, il est vrai, dans le genre italien. Mais en face on danse aussi, à l'Opéra, on danse mieux encore!... Ce n'est donc pas le besoin de ballets perfectionnés qui se faisait sentir; c'est un autre besoin que nous ne qualifierons pas, qui se révèle par de nombreux symptômes de tous côtés, par l'éclatant succès de *Fédora*, cette pièce admirablement charpentée, mais sans nuances, sans délicatesses, sans âme; par le triomphe de Sarah Bernhardt, dont le jeu, d'une perfection mécanique pour ainsi dire, nous émerveille à la façon des tours d'adresse d'un clown, sans remuer la source vive des sentiments; par l'exhibition insensée des toilettes de cette même Sarah, la personnification même du temps: rappelez-vous certain accoutrement d'Indien Comanche au deuxième acte de la pièce de Sardou, cette robe rouge et jaune au tablier de franges pareilles à des chevelures scalpées, ce sauvage éventail de plumes, ces bijoux bariolés et bizarres? Et, en même temps, les journaux, avec leurs réclames illustrées, prennent des allures dignes du Far-Ouest: à propos de comédie, nous sommes initiés bon gré malgré aux habitudes les plus intimes d'un auteur, aux mœurs de ses interprètes... il nous faut lire l'éloge de la grande tragédienne par elle-même, pénétrer, grâce aux soins de reporters empressés, jusque dans les menus détails des coulisses. Plus de dessous, plus de mystères, tout s'étale... nauséabond, indécent, qu'importe! On en dit bien d'autres dans les romans de l'école en vogue dont les titres mêmes ne peuvent parfois être prononcés tout haut. Le poète à la mode s'intitule macabre et récite ses meilleures productions à huis clos. Et des scènes nouvelles de crimes, d'horreurs de toute sorte s'ajoutent à la collection déjà si complète du Musée Grévin. Nous conduisons nos enfants voir comment fut ficelé le cadavre du Pecq, nous éveillons leur attention sur les détails édifiants de l'affaire Fenayrou. Cependant les funérailles civiles défilent dans les rues et les crucifix sont retirés des écoles.

Cet ensemble mérite considération et ne laisse pas que d'alarmer ceux qui pensent. Faut-il s'étonner que

beaucoup de familles retranchées dans le calme de la vie de campagne demandent des distractions à la chasse, aux diners, aux sauteries entre voisins, et fassent revivre les vieilles traditions de l'hivernage au château, en évitant Babylone, sauf pendant quelques semaines printanières qui suffisent à se mettre au courant?

**

Par l'hiver sec, en dépit de la pluie, auquel faisait allusion dans la langue verte qui est à son usage, cette jolie dame au petit manchon d'or, sur lequel se becquettent deux oiseaux; par cet hiver stérile qui a fourni un texte à notre demi-sermon, les plaisirs attendus, tels que ceux qui trois ou quatre fois dans l'année ouvrent à un public restreint et de choix les portes du cercle de la place Vendôme ont plus de prix encore qu'à l'ordinaire. Assister aux représentations du club, c'est le rêve de plus d'une jeune femme; nous en connaissons qui ont poussé pour cela leurs maris à se faire recevoir membres des Mirlitons, au risque d'être quelquefois délaissées pour un poker trop séduisant. On se rappelle avec combien d'esprit M. Gondinet a mis en scène cette aspiration, cette curiosité féminine, dans une pièce qui fut jouée il y a peu d'années: *Le Club*. Le même sentiment existe en Angleterre, et certains clubs y font droit en ouvrant à jours fixes un salon spécial, où les femmes, les sœurs, les filles de leurs membres peuvent prendre le thé; mais ce n'est qu'approcher du temple, ce n'est pas y pénétrer. Plus heureuses, les Parisiennes entrent au cœur même des Mirlitons les jours de représentation théâtrale; elles entrent en grande toilette, toutes voiles dehors, comme pour dire à ces messieurs:

« Combien vous perdez à ne pas nous avoir parmi vous!

L'œil d'une nuée d'admirateurs penchés d'en haut, sur la rampe du grand escalier, est ébloui par l'éclat des épaules, des diamants, des chevelures qui forment un parterre royal à sa manière. Informez-vous du succès qu'eurent, la dernière fois, l'aigrette de la baronne Legoux, les dentelles de madame Stern, la toilette de madame Alexandre de Girardin, la beauté de madame de Gunzburg, de madame Borel et de tant d'autres jeunes femmes nouvellement admises dans ce cénacle masculin. Le seul fait d'être là est déjà une jouissance; combien les amies qui n'ont pas le même bonheur en éprouveront de dépit! Et puis les maîtres de la maison se piquent de galanterie; on est l'objet d'attentions toutes particulières de la part du sexe laid, par hasard en majorité, plus aimable qu'ailleurs sur son propre terrain, et désireux naturellement, — une fois n'étant pas coutume, — de se mettre en frais, de bien faire les choses. Tout est du club, jusqu'aux pièces jouées, jusqu'aux acteurs, secondés, bien entendu, par d'ingénuités actrices qui, elles, sont du théâtre.

Mademoiselle Reichemberg, baronne de Folleville, a prêté sa voix d'or et son jeu charmant à la comédie en un acte de M. Corbin, *Un Monsieur compromettant*. Comme ses soupirants, MM. de Beauséant, de Vaucresson et de Montradieux, jouent avec aisance les hommes du monde! Ce n'est pas étonnant, ils sont du meilleur monde en effet; tout leur mérite est de rester naturels, mérite plus difficile qu'on ne croit, quand on sent sous ses pieds ces fameuses planches dont l'effet

déconcertant est incompréhensible pour quiconque ne les a jamais affrontées. Le sujet est simple : madame de Folleville est recherchée par trois soupirants, dont un seul serait tout à fait digne d'elle ; ce jeune homme, d'un passé exemplaire, n'a qu'un souvenir d'amour unique à évoquer ; naguère dans l'ombre d'un tunnel, une jolie voyageuse l'a brusquement embrassé croyant embrasser son mari ; maintenant le mari est mort et il désire vivement être embrassé pour son propre compte, mais la chose aurait quelque peine à s'arranger, si madame de Folleville, qui est, par bonheur, étourdie, ne lui remettait, en croyant lui confier une toute autre liste, la liste même de ses dettes. Il les paye avec une délicatesse admirable ; une jolie veuve un peu trop dépensière ne peut faire autrement, cela va sans dire, que d'accorder sa main à qui la débarrasse de ses fournisseurs. L'esprit semé dans cette bluette suffit à rendre l'événement très vraisemblable.

Un Monsieur compromettant sera souvent joué, nous avons lieu de le croire, dans les salons, entre deux paravents... pourvu du moins que tôt ou tard les salons se rouvrent, que ceci, l'Eden et ses annexes, ne tue pas cela, l'aimable société française. La mise en scène est des plus simples, ce qui est un grand avantage lorsqu'il s'agit de comédie d'amateurs.

Il faut plus d'accessoires pour la fantaisie rustico-militaire de M. de Massa, un âne d'abord, un âne paisible, intelligent, point entêté, qui comprenne son rôle. Celui de la *Belle Catherine* était l'idéal du genre ; nous craignons qu'il ne soit déjà mort victime d'une indigestion de sucreries, tant on l'a récompensé largement de sa belle conduite ; mais si sa carrière au con-

traire doit se prolonger, elle sera sans doute éclatante. Auprès de lui, madame Judic, en paysanne, a chanté avec la verve qu'on lui connaît une jolie opérette qui prouve que la musique de marquis ne doit nullement être confondue avec la musique traditionnelle de prince. Du reste M. de Massa n'en est pas à son premier succès.

Sans clowns, jongleries et tours de force, un spectacle n'aurait pas les qualités requises par le goût moderne. La soirée s'est donc terminée par une pantomime, *l'Auberge de Windsor*, où M. D***, un membre du cercle, a prouvé qu'il savait recevoir des coups de pieds, bondir et grimacer de façon à rendre jaloux les Hanlon-Lee.

D'autres jeunes élégants, non moins souples, lui donnaient la réplique sur le même ton et parmi eux, mademoiselle Réjane déployait les grâces anguleuses, immortalisées par la jolie affiche dans le style de Kate Greenaway, dont M. Tenré est l'auteur. Une voiture excentrique du plus beau jaune, et lancée au grand galop le long d'une rue de Windsor, s'arrête devant le *Red Lion Hotel*. Elle amène les mariés du matin, M. *Cockney* et sa femme *Edith*, forcée à cette union contre son gré. *Mac Swell*, qui a demandé plusieurs fois la main d'Edith sans réussir à fléchir une famille inexorable, se rend à l'auberge du Lion-Rouge où doivent descendre les nouveaux époux, avec la ferme résolution d'enlever celle qu'il aime. De pareils projets réussissent toujours dans les pantomimes, et les plus sévères moralistes y applaudissent quand les mimes sont de la force de ceux qui s'intitulent sous un modeste pseudonyme collectif : la famille Mirliton.

T. B.

Hygiène Domestique

MAL DE GORGE

Dès qu'un mal de gorge se déclare, il est prudent de ne point le négliger, et les conseils du médecin sont rarement inutiles. Au début, on fera prendre au malade des tisanes adoucissantes, tièdes, sucrées au miel : tisanes d'orge, de chiendent, de tilleul, de violettes ; une décoction de feuilles de ronces, également sucrée au miel, et dans laquelle on ajoute une cuillerée à café de vinaigre pour un verre de tisane, est ex-

cellente. Des bains de pieds à la moutarde, à la cendre de bois ou au sel de cuisine, empêcheront le sang de se porter trop violemment à la gorge. Enfin on appliquera sur la gorge des cataplasmes de farine de lin, pas trop chauds. Avec des gargarismes composés d'une décoction de figues et de racines de guimauve, c'est tout ce que pourra faire la médecine domestique. Pour un mal de gorge ordinaire, ces soins sont suffisants.

SENTENCES ARABES

Ne perds pas ton bienfait en le reprochant.

Différer une mauvaise action, c'est la commencer.

Comprime toujours ta colère, tu t'en trouveras bien.

Le plus grand défaut est le manque de sincérité.



Robe de Dîner

MODÈLE DE MADAME BRÉANT-CASTEL, 6, RUE GLUCK

Robe de dîner en ottoman bleu clair de lune et peluche de ton foncé. — Jupe libre en ottoman, relevée en pouf et garnie, dans le bas, d'une bande de peluche dépassée par un volant balayeuse en surah blanc ombragé d'une dentelle. Devant, la jupe est ouverte un peu de côté pour dégager un plissé en satin disposé en

cône; au dessus de la partie aiguë les deux côtés de la jupe, garnis d'un revers en peluche, se rejoignent, et le revers gauche se prolonge jusqu'à la taille. Le corsage est à pointe avec un nœud qui complète le pouf. Une dentelle au décolleté arrondi et une traîne de fleurs à l'épaule.



Robe de Bal

MODÈLE DE MADAME BRÉANT-CASTEL, 6, RUE GLUCK

Robe de bal en brocart rose à dessins argent et vert Nil. — Tablier en satin avec un bas de jupe en brocart, coupé, de côté, par un plissé en brocart, plissé qui part du premier rang de dentelle. Cinq rangs de dentelle sont disposés en courbe et forment des volants légèrement froncés; ils viennent se perdre dans la traîne libre qui étale ses plis tuyaux d'or-

gue. Le pouf est fourni par la petite draperie qui complète la garniture du tablier. Corsage à pointe avec dentelle appliquée dessus et suivant le contour; décolleté à l'enfant avec dentelle rabattue. Dentelle à l'entournure. Grappe de marrons argent et vert Nil tombant de l'épaule; une autre grappe plus volumineuse au côté droit.

CLÉMENTINE DE LA FRESNAYE

(SUITE)



ROUDAIN Yves oublia ce qu'il y avait d'humain dans ces notes sublimes. C'était son âme qui écoutait avidement les paroles saintes qu'il ne lui avait jamais semblé si bien comprendre, et qui réveillaient en lui des échos assoupis. Quand la clochette au son argentin fit courber tous les fronts et que le prêtre, d'un geste majestueux et recueilli, éleva l'ostensoir d'or, il s'inclina profondément, saisi d'un sentiment de foi qui le faisait presque trembler... et il lui sembla, tout à coup, que son âme était plongée dans un bain fortifiant et entrevoyait une atmosphère sublime, plus haute, oh! bien plus haute que cette région dont il avait mesuré les limites avec impatience et senti le vide avec douleur...

C'était fini, les cierges fumants répandaient une odeur de cire, et un bruit de pas dans la tribune lui annonça que les chanteuses se dispersaient.

Il se dirigea alors vers la porte; mais la foule s'écoula avec l'ententeur, et il se trouva un des derniers à sortir de la chapelle.

La pensée de sa cousine lui revint brusquement, et il explora la rue du regard, cherchant sa voiture.

Un panier attelé de deux chevaux s'éloignait rapidement vers l'extrémité de la rue qui débouchait dans la campagne. Il ne put distinguer qu'une femme vêtue de noir, conduisant elle-même, et encore un nuage de poussière la lui dérobait-il à demi.

Il songea alors à demander le nom de la chanteuse; on devait bien la connaître, car parmi cette foule, un certain nombre était peut-être attiré par ce timbre merveilleux. Mais une idée subite, une idée qui lui parut folle, et qui cependant le ravit, arrêta cette question sur ses lèvres... Si c'était Clémentine?...

Ah! si c'était elle qui chantait ainsi, elle qui savait faire vibrer dans sa voix les sentiments les plus purs de l'âme, elle qui, se révélant ainsi, éveillait chez les autres un écho sympathique de pensées pieuses et émues, il serait bien près de réaliser le désir de sa mère... Il y a des impressions qui ne trompent pas; Yves savait ce que peuvent accomplir l'art et la science musicale en dehors d'un sentiment vrai; il savait jusqu'où peut aller le factice, et ce qu'il venait d'entendre n'était ni l'enthousiasme cherché, ni l'émotion feinte; ce n'était pas le comble de l'art: c'était l'élan sincère, spontané, involontaire peut-être d'une âme profondément croyante, intelligente, pure et vraie. Et Yves se mit à souhaiter si vivement que la chanteuse fût sa cousine Clémentine, qu'il craignit, en arrêtant un passant, de faire évanouir une illusion qui, si romanesque qu'elle fût, lui était déjà chère.

IV

Sept heures sonnaient, le lendemain matin, lorsqu'on avertit Yves que la voiture qu'il avait commandée pour se rendre à Portzbihan l'attendait à la porte de l'hôtel.

C'était un tilbury absolument dépourvu d'élégance, dont la peinture, jadis criarde, s'atténuait sous une épaisse couche de poussière, et dont les brancards disgracieux étaient raccommodés en maints endroits. Cet équipage rustique était attelé d'un petit cheval des montagnes de Cornouailles, dont le poil hérissé ne devait pas être mis tous les jours en contact avec l'étrille.

Un conducteur en blouse bleue et en grand chapeau rond souleva comme une plume la malle du jeune homme et la plaça devant lui, sur le bord de la voiture. Yves s'assit sur l'espèce de sac qui servait de coussin, et un coup de fouet enleva le petit cheval, qui partit d'une allure très peu correcte, mais rapide.

La matinée était belle. Une sorte de brouillard léger, d'une transparence dorée, atténuait les rayons du soleil et enveloppait le paysage d'un voile vaporeux. C'était, dit le conducteur, un signe infaillible de beaux temps.

La route était ravissante, bordée de talus boisés, avec des replis de terrain qui laissaient entrevoir de temps à autre de petites vallées à demi sauvages, parsemées de blocs de granit.

Parfois on rencontrait de lourdes charrettes trainées par quatre ou cinq chevaux en file, chargées de goémon ou de sable de mer, conduites par des paysans aux longs cheveux, qui portaient le grand chapeau rond, la veste à boutons et les braies antiques. D'autres fois, une fillette en cornette de toile bise, chassant avec une branche de saule quelques vaches noires et blanches, s'arrêtait pour voir passer le tilbury. Mais le plus souvent la route était déserte, et le soleil qui dissipait le brouillard faisait briller la poussière granitique soulevée sous les pieds du cheval.

Tout à coup un souffle rafraichissant s'éleva du Sud, et la pleine mer, le vaste Océan, apparut à l'horizon par delà les dernières collines.

Il y a une sorte de surprise grandiose, d'imprévu émouvant dans ce spectacle qui, fût-il familier, semble toujours nouveau. L'œil d'Yves s'attachait irrésistiblement sur cette ligne indécise qui lui parlait d'immensité, et sur laquelle se produisaient çà et là des scintillements.

Puis, la voiture franchissant l'espace, il vit plus près, entre deux collines, cette nappe d'eau d'un vert brillant, plaquée de bleu, hérissée de vagues mouvantes et bordée d'une frange d'écume dont la blancheur neigeuse se détachait sur le sable doré de la plage.

Le *Guide* avait dit vrai. En ce coin de terre privilégié, la mer ne s'entourait d'aucune ceinture aride. Les champs étaient d'une couleur d'émeraude, et à droite, des masses de bois imposantes, dans toute la fraîcheur de leur jeune verdure, s'enlevaient sur le bleu pâle du ciel.

« C'est le château des Fresnes, dit le conducteur laconiquement, tout en dirigeant vers le bois le manche de son fouet. Dans cinq minutes vous apercevrez le château. »

La route, assez sinueuse, se rapprochait en effet de la direction indiquée. Yves aperçut une éclaircie dans le feuillage, et, par cette éclaircie, une large façade grise surmontée d'un toit monumental et assise sur un tapis de pelouses veloutées... Le chemin eut un coude brusque, et un talus déroba aussitôt la vue du château.

Un peu plus tard, le conducteur étendit de nouveau son fouet :

« Quand nous serons au carrefour des Trois-Croix, dit-il, vous verrez le clocher de Portzbihan. »

Le carrefour ainsi désigné était le point de jonction très pittoresque de plusieurs routes dont deux ou trois, creusées de profondes ornières, devaient être en hiver à peu près impraticables. Au centre se dressaient trois croix de granit, gardant la trace des mutilations impies de la première révolution. De cet endroit on découvrait une vue aussi variée que splendide ; à droite, en effet, s'ouvrait l'avenue des frênes gigantesques qui avaient donné leur nom au château des comtes de la Fresnaye ; cette avenue, plantée sur plusieurs rangs, n'était ni sablée ni tirée au cordeau ; une herbe épaisse croissait dans les allées latérales, et les sinuosités qui la rendaient aussi pittoresque qu'elle était majestueuse dérobaient à l'œil la vue du château, situé à plus d'un kilomètre. A gauche apparaissait, au-dessus des replis de terrain et des bouquets de bois, un clocher élancé dont les dentelures laissaient voir des morceaux de ciel bleu, comme des turquoises enchâssées dans la sombre pierre grise. Enfin, une des routes menait à la mer, dont plusieurs gros blocs de rochers émergeaient en cet endroit, tout éclaboussés par les vagues qui s'y brisaient avec violence.

Yves s'absorbait dans la contemplation de cette plage grandiose, lorsque le bruit sec des sabots d'un cheval l'arracha à sa rêverie. A ce moment, débouchant d'un chemin couvert, une amazone passa comme l'éclair près de la voiture, et disparut dans l'avenue des Fresnes. Ce ne fut qu'une vision aussi inattendue que rapide. Mais à cette taille bien prise, à la fois élégante et robuste, et au profil régulier entrevu sous le petit chapeau d'homme, Yves avait reconnu l'original de la photographie dont il avait appris à connaître tous les traits.

Etonné par la soudaineté de cette apparition, mais ravi, car la réalité faisait pâlir l'image, le jeune homme pensa que c'était d'un bon augure d'avoir vu pour la première fois sa cousine telle qu'il s'était accoutumé à se la représenter : en habit de cheval, et réalisant le type d'une sorte de Diana Vernon, absolument éloigné de la banalité.

Presque aussitôt, au moment même où la jeune fille venait de disparaître au premier détour de l'avenue, une seconde amazone traversa le carrefour, suivie d'un domestique bas-breton qu'à son allure martiale et en

dépît de son costume, on reconnaissait pour un ancien militaire.

Yves s'imagina que cette apparition ne lui était pas étrangère ; il retrouvait du moins en elle le type qu'il avait rencontré cent fois le matin, au bois.

Celle-ci jeta un regard curieux sur la voiture, comme si elle reconnaissait aussi le voyageur qui l'occupait. Yves souleva machinalement son chapeau, et la perdit aussitôt de vue.

Un instant après il voyait se développer au-dessus de lui le ravissant village de Portzbihan, avec sa flèche dentelée émergeant d'un bouquet d'arbres sur le bord de l'estuaire qui lui avait donné son nom (1) et qui, à ce moment de marée haute, ressemblait à un lac italien.

Les maisons étaient petites, pauvres, disséminées à tort et à travers. Mais les arbres qui se groupaient entre elles leur donnaient un cachet pittoresque, et le radieux soleil qui embrasait leurs murailles grises et leurs toits de chaume leur prêtait une sorte de gaieté.

Quelques toits d'ardoises s'élevaient cependant çà et là, dans l'espace irrégulier qui entourait l'église. Ce fut parmi ces demeures qu'Yves, soudain rappelé à la pensée de son ami, chercha à deviner le presbytère...

V

Il était séparé de l'église par le cimetière paisible et verdoyant.

A Portzbihan, on n'avait pas encore eu la pensée d'isoler les morts des vivants, ni d'entourer de hautes murailles tristes le lieu du repos. Les tombes se pressaient autour de l'église ; de petites éminences gazonnées, surmontées d'une croix de bois, indiquaient la dernière demeure de la génération disparue, et un petit mur à hauteur d'appui, construit en larges pierres grises et ombragé d'une ligne d'arbres, séparait seul le jardin des morts du sentier des vivants.

Le presbytère avait vue sur l'enclos funèbre. C'était un pavillon datant du XVII^e siècle, qui avait jadis fait partie d'une gentilhommière depuis longtemps détruite. Le lierre et les lianes grimpantes entouraient trois de ses côtés ; une belle treille tapissait la partie sud, et un jardin enclos de murs s'étendait par derrière. C'était tout petit, mais le recteur de Portzbihan n'avait point de vicairie, et si la distribution intérieure était inconmode, cet inconvénient se trouvait amplement racheté, pour peu qu'on fût le moins du monde artiste, car ce singulier petit presbytère était éminemment pittoresque, et son porche en granit bleu de Kersanton, était tout simplement un bijou d'architecture Renaissance, avec son fronton sculpté sur le modèle du portail latéral de l'église.

Yves inspecta tout cela d'un coup d'œil, et décida en lui-même que ce lieu était idéal, et que si le presbytère avait un inconvénient, un seul, c'était de n'être séparé du cimetière, voisinage peu gai, que par un sentier étroit.

Il était près de onze heures. Le village était tran-

(1) Portzbihan, en langue bretonne, petit port.

quille; tout au plus apercevait-on quelques femmes tricotant sur le pas de leur porte, et un groupe d'enfants au teint vermeil et aux pieds nus qui examinaient curieusement le tilbury.

Yves fit descendre sa malle, se réjouissant de la surprise qu'il allait causer à son ami, et ayant largement payé le voiturier, il souleva le vieux marteau qui brillait sur la porte du presbytère.

Un bruit de sabots retentit au-dedans, puis la porte grinça lentement et laissa voir la figure ridée d'une paysanne très vieille et très courbée.

« Monsieur le curé ? »

— M. le recteur est absent, répondit-elle, promenant un regard étonné de celui qui parlait à la malle enveloppée de loile grise, déposée sur le seuil. »

Le front d'Yves se rembrunit.

« Absent!... Mais quand l'attendez-vous ? »

— Oh! pour dîner, bien sûr! Il est allé voir un malade, mais il y a longtemps qu'il est parti... Voulez-vous entrer ? »

— Sans doute, et ma malle avec moi, répondit-il gaiement. Je suis un ami de collègue de votre curé, et je viens le surprendre. »

La bonne femme le regarda avec un redoublement de curiosité, puis, ouvrant une porte, elle appela :

« Jean-Marie ! »

Un jeune paysan boîteux et malingre apparut, tortillant son bonnet de laine, et Yves songea que les domestiques de l'abbé avaient été singulièrement choisis et ne devaient pas lui rendre beaucoup de services.

La vieille femme parla au jeune garçon en langue bretonne, et bien qu'Yves n'entendit pas un mot de cet idiome, il comprit que porter sa malle dépassait les forces réunies des deux domestiques. Il saisit une des poignées.

« Allons, dit-il en riant, mettez-vous tous les deux de l'autre côté, ma malle n'est pas si lourde qu'elle en a l'air, et dites-moi où je dois la porter. »

Il y eut encore un conciliabule auquel, cette fois, Yves ne comprit rien du tout. La malle fut portée à l'intérieur de la maison, mais on décida qu'il fallait attendre M. le recteur pour la transporter à travers l'escalier en spirale, assez étroit et difficile.

« La maison n'est pas grande, pensa Yves, qui ne voyait que deux portes ouvertes sur l'allée; cependant il doit y avoir un gîte pour moi; dans tous les presbytères il y a une chambre d'amis, quand ce serait celle de Monseigneur! Car enfin, il faut bien que mon vieux camarade offre l'hospitalité à son évêque quand celui-ci fait ses visites pastorales! »

On l'avait intrduit dans une salle assez vaste, qui servait évidemment de salon et de salle à manger. Cette chambre qui, avec la cuisine dont elle était séparée par l'allée, composait tout le rez-de-chaussée de la maison, avait deux larges et hautes fenêtres, l'une donnant sur la route, avec la vue du cimetière et de l'église, l'autre percée en face, sur le jardin. A ces fenêtres pendaient des rideaux de perse grise à bouquets bruns. A droite, il y avait une cheminée en pierre sculptée, et à gauche un buffet en noyer. Près d'une des fenêtres, placé en travers, se trouvait un petit harmonium chargé de musique religieuse. De l'autre côté, une console ancienne supportait un grand Christ en ivoire et une statue de la sainte Vierge. Les

murailles étaient revêtues d'un lambris de chêne noirci par le temps; des sièges de paille, un unique fauteuil couvert en reps marron, et enfin une table ronde, sur laquelle se trouvait un tapis également marron, complétaient cet ameublement très propre, mais d'une simplicité extrême.

Yves voulut ouvrir l'harmonium: il était fermé à clef, et il n'eut d'autre ressource que de feuilleter les cahiers de musique; c'étaient des messes, des motets pour le salut, et deux ou trois volumes de cantiques.

« Je ne savais pas que mon ami fût musicien, pensa-t-il. Je suppose qu'il aura pris tardivement des leçons d'harmonium pour employer ses nombreux loisirs... Que peut faire un curé de campagne pendant la semaine?... »

Si l'attente s'était prolongée, Yves se serait certainement décidé à faire une visite domiciliaire; mais au moment où il s'ennuyait tout à fait, il entendit grincer la serrure énorme de la porte d'entrée, et, prêtant l'oreille, il surprit une conversation animée entre le nouveau venu et la vieille servante. Cette conversation qui avait lieu en langue bretonne, était naturellement lettre close pour lui, mais il sentit une émotion joyeuse en reconnaissant la voix de son ami d'enfance, et presque aussitôt, la porte s'ouvrant brusquement, les anciens condisciples de Redon se trouvèrent l'un devant l'autre.

Ils ne s'étaient pas revus depuis le collège... L'image qu'Yves avait gardée d'Alain était celle d'un très jeune homme mince et maigre, au teint un peu hâlé sous ses cheveux d'un blond pâle, aux vêtements un peu étriqués, au maintien timide, au regard franc et doux. Pauvre cher Alain! comme il aimait son jeune camarade! Combien de fois il se priva de récréations pour lui faire un pensum, combien de fois son bras nerveux et robuste en dépit de sa maigreur, le défendit contre les agressions injustes!... N'est-ce pas un rêve? Voici qu'au lieu de cet adolescent il a devant lui un homme d'une taille élevée, un peu voûté, peut-être par l'étude; les cheveux coupés ras ont conservé la même nuance pâle, le teint est à la fois bruni et pâli, le regard, plus assuré et plus profond, garde la même expression sincère tantôt douce et naïve comme celle d'un solitaire au cœur simple, ignorant de la sagesse mondaine; tantôt pénétrante comme celle du prêtre accoutumé à sonder les ténèbres pour y faire parvenir la lumière, à découvrir la plaie pour y appliquer le remède. En dépit des années, c'est bien le même cher camarade dont l'image plus jeune, mais encore ressemblante, s'est conservée dans la mémoire d'Yves mais le temps a fait sentir son passage... Est-ce la robe du prêtre, ou est-ce plutôt la majesté simple que lui communique son caractère sacré?... Yves sent un respect involontaire s'unir à la vieille amitié d'autrefois... Jadis, Alain subissait volontiers son influence; aujourd'hui l'ancien capitaine, l'homme du monde consommé a la vague intuition qu'il peut apprendre quelque chose de cet humble prêtre de campagne, et qu'il sera bon pour lui de dresser sa tente, au moins pour quelques semaines, dans la région plus haute et plus sereine où son ami de collègue a établi sa demeure.

Le recteur eut une seconde d'hésitation, puis tendit les bras.

« Yves ! » s'écria-t-il avec un accent dont il n'était pas possible de méconnaître la joie sincère.

Pendant quelques instants, les deux amis oublièrent tout dans l'étreinte chaleureuse qui les ramenait vers les années écoulées, puis ils se regardèrent sans rien dire, Yves sentant, sans chercher à s'y soustraire, quelque chose de pénétrant dans les yeux bleus attachés sur les siens.

Le recteur sourit, satisfait, sans doute, de cette muette investigation.

« Comment as-tu appris que je suis à Portzbihan ? demanda-t-il, reprenant de lui-même avec simplicité le tutoiement d'autrefois.

— Par un des journaux bretons que je n'ai jamais cessé de recevoir, et qui me tiennent au courant du sort d'un grand nombre de nos camarades. Bien des

fois je m'étais promis de te faire une visite quand tu aurais un chez toi... J'avais une double raison de venir à Portzbihan, je te conteraï cela plus tard... As-tu un coin quelconque à me donner ? Je t'avertis qu'en ma qualité d'ancien militaire, accoutumé à dormir sous la tente, voire même à la belle étoile, en Afrique, je suis aussi peu exigeant que possible en fait de confort... »

En ce moment, un cartel très simple, suspendu à la muraille, sonna bruyamment douze coups.

« Voici l'heure du dîner, dit gaiement le recteur. D'où que tu viennes, je pense que ton appétit assaisonnera mon modeste menu... Viens voir ta chambre, le temps de laisser mettre le couvert. »

C. MARYAN.

(La suite au prochain Numéro.)

NOUS SOMMES SEPT

Au cimetière d'un village
Où souvent s'égarèrent mes pas,
Une enfant jouait : heureux âge
Que la tombe n'attriste pas !

De çà, de là, légère et vive,
Je suivais ses yeux en rêvant.
Je l'appelle ; prompte elle arrive,
Les pieds nus, les cheveux au vent.

— Répondez-moi, petite fille :
Combien de frères avez-vous ?
— Nous sommes sept de la famille.
— Sept enfants ! où donc sont-ils tous ?

Avec son beau regard tranquille
Et sa voix au son doux et clair :
« Deux sont ouvriers à la ville,
» Deux encor bien loin sur la mer.

« Deux autres dans le cimetière,
» Dorment là-bas sous le gazon ;
» Et moi, de la famille entière,
» Seule je reste à la maison. »

— Hélas ! ma jeune tête blonde,
Du chœur ces deux-là sont exclus ;

Et dans votre joyeuse ronde,
Enfant, les morts ne comptent plus !

« Pourquoi?... C'est Jeanne et Petit-Pierre ;
» Je sais bien qu'ils sont là tous deux,
» Et j'y viens dire ma prière
» Afin de parler avec eux.

» C'est Jeanne qui, souffrante et blême,
» Se lamentait, le jour entier,
» Quand Dieu, pour l'endormir lui-même,
» La prit dans sa berce d'osier.

» Depuis, près de son lit de pierre,
» Nous avons joué tout l'été.
» La neige vint, et Petit-Pierre
» S'alla coucher à son côté.

» J'y viens, quand la journée est belle,
» Tricoter tant qu'on peut y voir ;
» Puis, dans ma petite écuelle,
» J'y porte mon souper le soir.

» Nous sommes sept, redisait-elle ;
» Et nous comptons bien nous revoir. »

MADAME TASTU.

LOGOGRIPHE

Entre tous les bonbons que vend le confiseur
On me trouve agréable et même salubre ;
— Mais je deviens, si vous m'ôtez mon cœur,
Ce que l'on voit de plus austère.

Explication de l'Énigme du 20 janvier : *Bar, barr, Barre, bar, Barl (Jean), barre, barbare.*
Explication de l'Anagramme : *Voilette, violette.*

Les Patrons suivants seront donnés en Février :

Le 3 Février. — Patron découpé : Robe pour petite fille.
Le 10 Février. — Patron découpé : Saut du lit ou manteau de toilette en brillanté.
Le 17 Février. — Corsage. — Jaquette. — Sortie de bal. — Tunique-princesse.
Le 24 Février. — Patron découpé : Robe de nuit froncée à l'encolure.



Corsage décolleté carrément.

Corsage décolleté carrément. — Se fait en velours de couleur et se porte sur des jupes claires. Le plastron bouillonné est orné d'un coquillé de dentelle; une haute dentelle entoure le décolleté carré, et une autre, plus petite, remonte à l'encolure du dos, genre Médicis; une branche de fleurs perdue dans la dentelle. Pour manche un bouillon de tulle coupé de petits biais de velours.



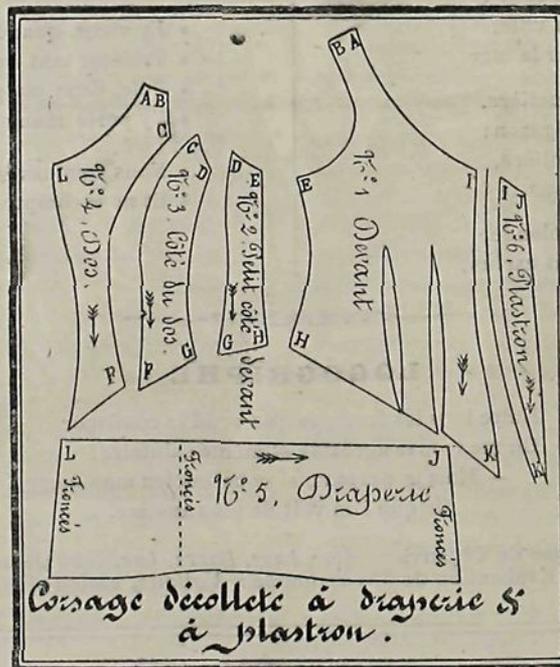
Corsage décolleté (patron découpé).

Corsage décolleté. — Se fait en peluche bronze et se met sur des jupes de couleur. Un plastron et une draperie en surah. A l'épaulette, trois coques tombent sur la dentelle qui fait manche. La draperie est plissée, devant, aux épaules et au milieu du dos; une dentelle la dépasse et fait chemisette. (Patron découpé.)

Explication du patron découpé.

- 1, Devant.
- 2, Petit côté du devant.
- 3, Petit côté du dos.
- 4, Dos.
- 5, Plastron.
- 6, Draperie.

Ce modèle se fait en peluche et emploie un mètre vingt-cinq centimètres d'étoffe en soixante centimètres de largeur; la draperie et le plastron emploient cinquante centimètres d'étoffe en soixante centimètres de largeur; ils se font en surah pareil à la jupe, qui est différente du corsage. Réunir



Détail tracé du patron découpé.

les différentes parties du corsage et faire les pinces de poitrine. Monter le plastron en suivant les coches de raccord, ceci pour le côté gauche; au côté droit, il se joint par des agrafes. Le devant se lace sur ce plastron. La draperie se monte par des plis; ceux du dessus de l'épaule beaucoup plus serrés que ceux du milieu du dos. A l'entournure, une dentelle sur laquelle rabattent trois coques-épaulette, maintenues sous des roses sans feuillage; mêmes roses devant, sous la draperie, figurine page 36. Le contour de la pointe se borde d'un passe-poil.

A ce Numéro sont joints la gravure coloriée 4400, et le patron découpé d'un corsage décolleté figurine page 36.